

Rezensionen / recensions / recensioni

Chalmel, Loïc (2004). *Réseaux philanthropistes et pédagogie au 18e siècle*. Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt/M., New York, Oxford, Wien: Peter Lang, 270 p.

Depuis de nombreuses années, Loïc Chalmel exhume, avec constance et rigueur, les traces des réseaux de pensée et d'initiatives pédagogiques qui, au XVIIIème siècle, ont été très actifs dans l'espace germanophone traversé par les frontières allemandes, françaises et suisses. Chacun de ses livres complète le tableau de ce maillage. Et par ses recherches, l'auteur nous fait découvrir des éducateurs, comme Jean Georges Stuber, Jean Frédéric Simon, Jean Schweighäuser ou Christian Henri Wolke, qui sont sans doute plus obscurs que les noms habituellement inscrits sur la liste des «grands pédagogues» qui les ont inspirés, mais qui ont peut-être pesé de manière plus substantielle sur la réalité éducative de leurs contemporains.

Dans son dernier ouvrage – et comme l'indique le titre –, Loïc Chalmel se penche plus particulièrement sur ces réseaux eux-mêmes. S'appuyant sur des archives alsaciennes inédites, qui se révèlent fort riches, il met en lumière les liens qui ont été tissés entre les diverses institutions novatrices d'éducation promues par des pédagogues ou des penseurs renommés, comme Basedow en particulier, mais aussi Oberlin, Iselin et d'autres encore. Il dresse ainsi un tableau des échanges, des projets, des rapports d'influence, d'allégeance, de soutien ou d'amitié qui liaient entre eux les nombreux acteurs et penseurs engagés, dans le couloir rhénan, à la promotion d'une réforme de l'éducation et de l'instruction. Et il dévoile notamment le rôle qu'ont joué, dans cette promotion, les sociétés philanthropiques à l'avant-scène et les loges maçonniques dans les coulisses.

L'ouvrage de Loïc Chalmel offre un foisonnement d'informations et d'analyses, qui permet au lecteur de l'aborder par des voies et sous des angles très différents. Dans ce compte-rendu, je me propose de montrer la richesse du livre à l'aide de cinq exemples, et en partant du point de vue qu'offrent les comparaisons avec le mouvement de l'éducation nouvelle du début du XXème siècle, suggérées ici ou là par l'auteur lui-même. Ces rapprochements sont en effet pertinents et éclairants car ils ouvrent une perspective comparatiste entre des projets de réforme pédagogique d'époques différentes, perspective qui est en effet plus intéressante que l'habituel agencement de ces projets et de leurs auteurs dans une série temporelle où les plus anciens sont présentés comme les précurseurs de ceux qui suivent.

En premier lieu, Loïc Chalmel met en évidence un espace d'échange, le couloir rhénan, qui comprend des territoires appartenant à des régimes politiques très différents, et qui est traversé de plus par la barrière confessionnelle. La perspective «transnationale» complète bien dans ce sens les travaux d'historiens qui

circonscrivent leur recherche dans un cadre national. Il faut relever quand même que cette perspective s'impose avant tout du fait que les initiatives de réforme, présentées par Chalmel, sont des initiatives privées et sont réalisées dans des établissements soutenus par des réseaux qui partagent un ensemble de convictions religieuses, philosophiques et politiques. La recherche de l'auteur montre bien en même temps la fragilité de ces réalisations, qui dépendent du soutien fidèle de riches mécènes philanthropes et du succès de la propagande menée auprès des familles susceptibles de confier leurs enfants à ces établissements novateurs. Elle met aussi en évidence la nécessité pour la pérennité de ces idées de réforme qu'elles soient transposées dans le «système scolaire», et en même temps la difficulté de cette transposition, notamment par le changement d'échelle qu'elle implique. Loïc Chalmel analyse ainsi finement les tentatives de Jean-Frédéric Simon d'influer sur les projets balbutiants de la période révolutionnaire et son impuissance à y parvenir. Or sur tous ces points, on peut établir un parallélisme tout à fait intéressant avec l'histoire du mouvement de l'éducation nouvelle, lui aussi international, issu de l'initiative privée et qui a échoué dans sa tentative de réformer l'école publique.

Deuxièmement, les réseaux mis en évidence par Loïc Chalmel constituent un trait d'union entre les aires culturelles germanophone et francophone. L'auteur montre le rôle central qu'ont joué les Alsaciens pour la diffusion et la traduction des écrits des pédagogues allemands et suisses alémaniques en France. Il montre aussi combien la dynamique des échanges et l'obtention des soutiens dépendent de nombreux facteurs: le rôle de plaque tournante joué par certaines personnes influentes, l'existence d'organes de diffusion des idées qu'ont été des revues prestigieuses comme les *Ephémérides*, la fonction de relais des pasteurs, des loges maçonniques ou des sociétés philanthropiques. Ce sont finalement autant ces «parrains» que les idées pédagogiques elles-mêmes qui ont conféré la notoriété aux projets de réformes. La comparaison avec l'éducation nouvelle se révèle là aussi pertinente puisque la diffusion de ses thèses a reposé également sur un ensemble de relais de ce type qui ont permis au mouvement de s'imposer comme le porteur par excellence de l'innovation pédagogique. Dans ce cas, ce ne fut pas l'Alsace qui constitua le trait d'union entre les deux grandes aires culturelles de l'Europe continentale mais la Suisse romande.

Le troisième point qui est particulièrement intéressant réside dans la similitude frappante de certaines pratiques prônées par le courant philanthropiniste et celles du mouvement de l'éducation nouvelle. Le pensionnat de Martin Planta dans les Grisons, créé en 1754 et qui va être dénommé *Philanthropinum* après la mort de son fondateur en 1772, mérite à cet égard la plus grande attention. Y est instituée une sorte de République romaine, avec ses charges de prêteur, de questeur, de tribun et autre consul, qui sont confiées aux élèves promus par le suffrage de leurs pairs. Cette expérience préfigure à certains égards les pratiques relevées par Rita Hofstetter à la célèbre école Privat de Genève à la fin du XIX^{ème} siècle (*Le drapeau dans le cartable*, Genève, éd. Zoé, 1994) ainsi que le

self-government du mouvement de l'éducation nouvelle. Il serait intéressant à ce propos d'étudier le lien entre ces pratiques éducatives, promues pour l'essentiel par des éducateurs protestants, et la pastorale de l'Eglise réformée, principalement dans ses variantes du piétisme et du Réveil.

Le quatrième exemple est celui du matériel pédagogique. Les réformateurs philanthropinistes se montrent très actifs dans l'élaboration et la promotion d'ouvrages destinés aux enfants et qui s'inscrivent explicitement dans la tradition de Comenius. Loïc Chalmel en propose des analyses éclairantes et suggère quelques rapprochements avec le matériel éducatif de Decroly notamment. Une comparaison systématique de cette pédagogie de l'image, et de son appel à l'activité et à la participation de l'élève, avec les «boîtes à outils» et les principes pédagogiques de l'éducation nouvelle serait particulièrement féconde.

Enfin, les projets du courant philanthropiniste pour la formation des maîtres constituent le cinquième élément intéressant relevé par Loïc Chalmel. Tout grand dessein de réforme éducative doit affronter la question de la préparation des pédagogues appelés à la mettre en œuvre. Or le XVIII^{ème} voit la naissance, dans les territoires de l'Empire, des premières écoles normales. Et Jean Frédéric Simon va s'efforcer de créer un tel établissement fondé sur les principes philanthropinistes en Alsace. Il se heurtera d'abord à l'hostilité de l'Université. Et dans les années de la Révolution française, malgré son engagement politique, il ne parviendra pas à promouvoir son modèle. Celui-ci présentait, aux yeux du Comité de l'instruction publique de la Convention nationale, le défaut d'être d'origine étrangère et de chercher à promouvoir auprès des instituteurs des savoir-faire à partir de l'expérience pédagogique plutôt que des savoirs scientifiques. L'Ecole normale de l'an III sera en effet à l'opposé de ce que prône Simon: les cours y sont donnés par les savants les plus illustres de l'époque, comme Lagrange, Monge ou Berthollet, mais qui n'ont aucune expérience de l'enseignement populaire. Ce conflit au sujet de la formation des maîtres présente quelques similitudes avec celui qui aura lieu au début du XX^{ème} siècle autour des écoles normales existantes.

L'ouvrage de Loïc Chalmel est incontestablement très stimulant. Sa lecture apporte de multiples informations précieuses et ouvre de nombreuses pistes de recherche, bien au-delà de la seule perspective comparatiste avec le mouvement de l'éducation nouvelle suggérée dans ce compte-rendu. On regrettera juste quelques anachronismes dans certaines analyses de l'auteur. Etait-il nécessaire d'emprunter au jargon contemporain les notions d'objectif pédagogique, de processus métacognitif ou de transposition didactique pour rendre compte des pratiques du XVIII^{ème} siècle? Ces emprunts n'apportent rien à l'analyse de l'historien; il sont en revanche susceptibles de trahir les représentations que se faisaient les pédagogues du XVIII^{ème} siècle de leur propre pratique. Il est dommage également que l'éditeur n'ait pas jugé bon de prévoir un index pour faciliter l'accès du lecteur à la foison d'informations dont regorge ce livre.

Joseph Coquoz, Ecole d'études sociales et pédagogiques, Lausanne